

IPSÉITÉ ET ALTÉRITÉ, LES -ISMES DU MÉLANGE

Dielvich TONDA

Université de Tours, ICD (EA 6297)

Mots clés : Ipséité, altérité, isme, mélange, littérature comparée.

Résumé : Aller à l'autre, est-ce s'aliéner ou se découvrir ? Un élément de réponse esquissé grâce à deux concepts : l'ipséité et l'altérité. L'un définit le sujet qui prend conscience de qu'il est, l'autre est le fait de s'examiner par rapport au regard d'autrui. De fait, nous défendrons primitivement la thèse selon laquelle le sujet est libre de choisir ce qu'il veut être compte tenu de ses choix personnels. Il construit sa propre identité. D'autre part, le contact entre « communautés », fait inéluctable aujourd'hui, est le moyen impérieux pour connaître l'autre et à travers lui se déconstruire pour nous construire.

Face à autrui qui me possède en me voyant comme je ne me verrai jamais, je suis projet de récupération de mon être. E. Levinas¹.

Notre monde globalisé recèle des critères précis : aller vers l'autre, construire un dialogue avec lui, migration d'un natif-natal, création de l'État-Nations. Donnant ainsi naissance à un processus identitaire qui va fonder un mouvement social. Lequel, outre le fait qu'il soit la rencontre d'individus ou l'interaction d'individus qui nouent des liens entre eux, se réalise lorsque les gens créent ensemble et partagent une identité autour d'une expression commune. Comme le dit Levinas² encore : « Les personnes ne sont pas l'une devant l'autre, simplement elles sont les unes avec les autres autour de quelque chose ».

De ce moule, va émerger la notion d'identité qui subsume le dépassement de soi à travers le contact, l'échange avec l'autre. Or, ce contact implique des leviers nécessaires à sa réalisation. D'où nos questions : Comment un groupe pourrait-il se fondre dans un autre sans s'aliéner ses mœurs ? Comment le vivre ensemble cohabiterait-il avec les libertés individuelles ? Comment penser l'ipséité au sein de l'altérité ? Pour bien comprendre le thème de « communautés », nous le déclinons sous l'altération de l'image de soi et de l'autre sous le prisme de la personnalité et de la culture.

Dès le début, il est important de noter qu'une thèse a toujours affirmé que l'identité précède l'être humain. Nous l'admettons. Il s'agit donc pour l'individu d'être lié inconsciemment à son essence, à sa mission et à son destin, lesquels s'inscrivent de manière univoque dans l'ordre social, historique ou économique de la communauté. Jusqu'ici nous sommes d'accord. Dans le même ordre d'idées, il est évoqué des raisons ancestrales et immuables qui font que c'est la communauté qui choisisse ses membres et non l'inverse.

Le lien social *stricto sensu*, est une notion qui appartient au monde où un seul groupe, une seule et unique appartenance décidait de la destinée de l'individu. Sa culture était celle portée par ce milieu unique. Ce cadre exclusif donnant ses contours et constituant l'identité de chaque membre. Certains appartenant à ce groupe- ci, d'autres à ce groupe-là. Le groupe est la référence, la caution identitaire de base dans des sociétés pensées comme des entités souveraines dans tous les domaines de l'existence. Ici, nos points de vue se disjoignent géométriquement.

¹ LEVINAS, 1947.

² LEVINAS, 1947.

Dans *Source of self*³, Charles Taylor note le caractère moral de l'individu. Ce dernier est libre de choisir ce qui est bon pour lui ou non : « Which features of the culture are most developing, and which are without value ».

Notre environnement offre de multiples possibilités et nos choix sont en général le fruit de nos croyances et valeurs, bonnes ou mauvaises soient-elles. En sopesant les choix qui leur sont offerts et grâce à cet espace moral qui régent leur entendement, les individus sont capables de se mélanger aux autres sans causer un déséquilibre du soi. Ainsi, l'identité dépend de l'émotion car être maître de ses actions c'est être maître de ce qu'on veut être, de son identité.

D'autre part, le premier philosophe moderne à poser le problème de l'identité personnelle est John Locke. Voici sa thèse : « A thinking intelligent being, that has reason and reflection, and can consider itself as itself, the same thinking thing, in different times and places; which it does only by that consciousness which is inseparable from thinking (...).⁴ » Selon lui, la conscience est le fondement de l'identité personnelle. Tout particulier possède ses propres états psychiques, en sorte qu'en étant conscient d'être une personne, nous devenons simplement cette personne. En surplus, la conscience portant sur des faits aussi bien présents que passés, le critère de l'identité doit être élargi à la volonté personnelle du sujet. L'identité personnelle est une entité décomposable. On est ce qu'on veut être par rapport au continuum espace-temps, à nos sens, nos émotions, notre engagement pour telle ou telle cause.

Soyons pratiques. Untel dira qu'elle se reconnaît dans diverses communautés auxquelles elle appartient : « Je suis membre d'une grande famille, née en Belgique, chrétienne dévote, je vis à Rome, militante écologiste active, mon mari est pakistanais. Mon grand-père est mort pour la France. La patrie française représente quelque chose pour moi. » Cela prouve que l'appartenance à une communauté est subjective. Elle s'attache à la France sans doute en raison de l'affection et de l'œuvre de son grand-père. On peut noter les deux caractéristiques du processus d'appartenance à un groupe. En plus de la filiation, de la descendance, une volonté personnelle, de consentement est cardinal. Entraînant de nouvelles affiliations dépendantes de la décision du sujet. Du reste, la définition de l'identité passe (donc) par l'exploration de la personnalité du sujet. Nous nous définissons en général par rapport à ce qui compte pour nous,

³ TAYLOR, 1989.

⁴ LOCKE, 1698.

ce qui a de la valeur à nos yeux, notre nationalité, notre profession, notre mode de vie etc. En même temps, ces ismes ne définissent pas seulement qui nous sommes mais aussi notre façon d'agir. Nous sommes tous en situation de rencontre et de dialogue avec un contexte, c'est à partir de là qu'on peut se mélanger sans causer de déséquilibre interne.

En surplus, la thèse de la personnalité peut être renforcée par le monde qui nous entoure. Il n'y a plus une seule société globalisée mais une multiplicité de structures intermédiaires et complémentaires qui s'imbriquent et poussent l'individu à s'adapter au milieu dans lequel il se trouve. Notre propos ici est de dire que l'individu ne reçoit plus son identité d'une communauté mais la construit à partir des cultures proposées par ses différents milieux d'appartenance – chaque espace possédant ses valeurs, son langage, voire son histoire.

Il faut essayer de résoudre les contradictions entre religion et déontologie professionnelle, entre appartenance ethnique et appartenance nationale. En synthèse, disons que l'identité d'un individu n'est pas le fait d'une seule culture mais la somme de plusieurs influences et de choix personnels.

L'ipséité est le propre de l'Homme. On ne peut exiger d'un groupe humain ou d'une communauté d'individus de ressembler à un autre groupe humain. C'est un fait acquis que d'énoncer que la diversité des cultures n'est valable que par la pérennisation des traditions propres à chaque communauté. Un groupe arrivant dans un pays autre que le sien doit respecter la culture du pays d'accueil sans qu'on exige de lui qu'il soit assimilé. D'où la distinction entre intégration et assimilation. L'un implique le respect de la culture du pays d'accueil, mais en sauvegardant notre propre culture. L'autre, demande de renoncer à ses origines et donc à une partie de son identité. Le consensus pourrait être cette citation de Senghor : « C'est le dialogue des cultures, basé sur des différences lucidement assumées qui permettra aux hommes de se connaître, de se reconnaître dans la fraternité des hommes⁵ ».

Nous avons songé à la littérature comparée pour développer cette notion de rencontre de cultures. Inutile de ressasser ici le débat sur cette discipline, nous la prendrons en ce qu'elle représente la découverte des interférences, des influences, des relations de congruence ou de discontinuité entre les différents auteurs, les mouvements ou les courants culturels et artistiques.

⁵ SENGHOR, 1990.

En considérant les textes littéraires sous l'angle de la circulation dans l'espace et le temps, de l'échange, de la traduction à la réception, la littérature confronte les peuples afin de faire apparaître des parentés génériques ou thématiques mais aussi des différences culturelles, des spécificités liées aux mentalités.

Cela dit, lire revient à être attentif au dialogue entre le texte et le langage, l'auteur, sa culture et les autres cultures, à la critique des sens.

Ainsi, la littérature comparée peut-elle être définie comme :

Une perspective d'étude de la littérature ou mieux une démarche intellectuelle qui vise à étudier tout objet littéraire ou pouvant être dit littéraire en le mettant en relation avec d'autres éléments constitutifs d'une culture⁶.

Que se passe-t-il dans une conscience humaine intégrée dans une culture et qui aborde une œuvre qui est l'expression d'une autre culture ? La réponse intervient dans le fait de vouloir comprendre l'autre, ce qu'on ne connaît pas et découvrir des codes étrangers aux nôtres. Le comparatisme est primitivement soucieux de la rencontre entre deux ou plusieurs groupes communautaires. Du reste, la littérature comparée est une démarche vers l'autre, ce qui par ricochet nous amène à nous connaître nous-même à travers notre propre culture.

La littérature comparée est encore selon Pichois et Rousseau :

L'art méthodique, par la recherche de liens d'analogie, de parenté et d'influence, de rapprocher la littérature des autres domaines de l'expression ou de la connaissance, ou bien de rapprocher les faits et les littératures entre eux distants ou non dans le temps et dans l'espace, pourvu qu'ils appartiennent à plusieurs langues ou plusieurs cultures, fissent-elles partie d'une même tradition, afin de mieux les décrire, les comprendre, les goûter⁷.

Ainsi, le premier postulat du comparatiste est le suivant : faire preuve de sa différence permet de mieux se connaître soi-même et cette épreuve ne peut se faire qu'au contact de ce qui ne me ressemble pas. Ce contact implique paradoxalement une dépossession de soi.

La conscience de la différence crée une rupture au sein de l'individu lui-même, rupture qui est à l'origine même de la véritable connaissance de soi. Au contact de ceux qui sont différents de moi, je découvre qui je suis.

⁶ CHEVREL, 1989.

⁷ PICHOS & ROUSSEAU, 1967.

Pour prétendre connaître l'autre, il faut donc sortir de soi. C'est finalement en étant confronté à ce moi hors de lui-même que nous nous construisons notre véritable identité. Lévi-Strauss demande de condamner Descartes et de faire l'éloge de Rousseau. La philosophie du *cogito ergo sum* (« je pense, donc je suis ») reste prisonnière des évidences du moi ; au contact des autres, nous nous découvrons nous-même. Le moi réflexif est à proscrire, le moi réel correspondant au moi situé entre l'intériorité (moi) et l'extériorité (l'autre).

Simon Ebersolt évoque dans sa thèse *Contingence et communauté Kuki Shuzo, philosophe japonais* (2017), le fait que la rencontre contingente est le phénomène commun qui épouse la différence. C'est seulement parce que nous nous rencontrons que nous nous rendons compte de nos différences individuelles. Dès lors, il existe un nous collectif et un nous dual. Le premier désigne la collectivité, la communauté et le second indique le rapport entre « je » et « tu » qui pourrait aboutir à un mélange harmonieux ? Pas sûr. Il existe souvent un phénomène de résistance né du fait que la parfaite union n'existe pas. Certains la disent même impossible quand l'un des deux veut dominer l'autre. Dès lors, l'autre n'existe qu'en tant qu'objet ou tremplin pour la confirmation du soi ou la réalisation du soi. En réponse à la problématique de départ, nous attestons que s'ouvrir à l'autre sans s'aliéner dépend de la personnalité de l'individu et du côté culturel, thèse que nous sommes les premiers à soutenir.

Bibliographie

CHEVREL Yves (1989), *La littérature comparée*, Paris, Presses Universitaires de France.

EBERSOLT Simon (2017), *Contingence et communauté, Kuki Shuzo, philosophe japonais*, thèse de doctorat en Philosophie, Paris.

LEVINAS Emmanuel (1947), *De l'existence à l'existant*, Paris, Edition Fontaine. Locke John, (1698), *Essai sur l'entendement humain*, Londres,

PICHOIS Claude et ANDRÉ-M. Rousseau (1967), *La littérature comparée*, Paris, Armand Colin.

SENGHOR Léopold Sédar (1990), *Œuvre poétique*, Paris, Seuil.

SEMUJANGA Josias (2004), « La mémoire transculturelle comme fondement d'un sujet africain » in *Tangence*, n° 75, 15-39.

TAYLOR Charles (1989), *Source of self*, États-Unis, Harvard University Press.